

Eglise des Pères du S. S. Sacrement.  
à Buenos-Ayres.



## PENSÉE DOMINANTE

# L'Apostolat de la Communion

## Moyens à employer.



PRÈS la prière, le moyen le plus efficace à employer, c'est le bon *exemple*, surtout l'*exemple de la dévotion au Très Saint Sacrement*. Il suffit d'une simple fleur pour embaumer tout un jardin, d'un grain d'encens pour remplir de son agréable odeur une église toute entière, d'un rayon de soleil pour éclairer et réjouir toute la nature. De même, il suffit quelquefois d'une seule âme fidèle à donner toujours le bon exemple, pour édifier et transformer une famille, une paroisse peut-être.

\* \* \*

1. Le précepte de l'apostolat du bon exemple se trouve presque à chaque page des Saintes Ecritures. Qui ne connaît ces paroles de Notre Seigneur dans son magnifique discours sur la montagne : " Vous êtes la lumière du monde. Une ville ne peut être cachée quand elle est située sur une montagne. Et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi donc luise votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes

” œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste qui est  
” dans les cieux. ”

2. Les Saints et les Docteurs de l'Eglise reviennent continuellement sur la nécessité pour le chrétien de donner le bon exemple et sur l'efficacité de cet apostolat. Il y a, dit St-François de Sales, un parler qui se fait sans dire mot, c'est le bon exemple. Ce bon exemple est une prédication muette. Allons prêcher, dit un jour à un de ses Frères Saint-François d'Assise. Et ils partirent, et après avoir circulé un instant dans la ville, ils rentrèrent au couvent. Le religieux paraissait surpris, mais Saint François lui dit que la prédication était faite, puisque, par leur silence, leur recueillement, leur union à Dieu, ils avaient édifié tous ceux qui s'étaient trouvés sur leur passage.

3. On ne résiste pas à l'entraînement du bon exemple. Il est comme une lumière pour éclairer les consciences, comme un parfum pour attirer les cœurs, comme une force pour entraîner les volontés.

La parole, c'est comme la main vigoureuse qui pousse lentement le chariot sur les rails ; l'exemple, c'est comme la locomotive qui s'attelle à tout le convoi et qui l'emporte. *Verba movent, exemple trahunt*. O le beau défilé ce sera si, par votre exemple, vous menez ainsi à la Table Sainte un long convoi d'âmes !

\* \* \*

Donnez donc à tous l'exemple de la dévotion au Très Saint Sacrement.

1. *Remplissez exactement* les pratiques de cette dévotion : Messe, Communion, Visite quotidienne. Sachez vous gêner pour cela. N'y manquez jamais, sinon dans le cas d'impossibilité. Vous avez donné le branle : d'autres vous suivront. Vous avez mis la Communion quotidienne à la mode : vous verrez qu'on vous suivra. Vous avez créé un mouvement qui entraînera les volontés et tel qui rougit aujourd'hui de communier souvent rougira demain de ne pas communier assez souvent.

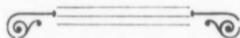
2. *Remplissez avec piété* les pratiques de cette dévotion. Cette piété se traduira à l'extérieur par votre recueillement, votre attitude, votre silence, le soin que vous met-

trez à bien faire vos génuflexions, à regarder la Sainte Hostie. Rien qu'à vous voir, on se sentira pénétré du sentiment de la présence réelle de Notre Seigneur au Très Saint Sacrement. Pour cela, soyez vous-même bien convaincu que *Jésus est là* EN PERSONNE, qu'il vous voit, vous entend, attend vos hommages.

3. *Profitez de ces pratiques et surtout de votre Communion* pour l'amendement de votre vie. Toute votre conduite doit se ressentir des heureux effets de votre Communion : on ne pourra point vous jeter à la face le reproche de votre Communion quotidienne ! Non, mais nul ne sera plus fidèle que vous à tous les devoirs de la vie chrétienne. Vous serez une preuve vivante des heureux effets de la Communion quotidienne.



## ➤ Quelques jeunes victimes ➤ de la Révolution



### Aux Aspirants au Sacerdoce.

On sait l'histoire de cette mère, qui, en 1670, dit avec candeur à son fils qui allait partir pour la guerre :

“ Mon enfant, ne va pas t'exposer ; s'il y a du danger, ôte-toi et cache-toi ! ”

Combien ont dit et disent encore les mêmes paroles aux enfants et aux jeunes clercs qui s'apprêtent à affronter les belles et grandes luttes du sacerdoce. Quelques-uns malheureusement se laissent influencer par ces paroles de prudence craintive et lâche, mais les plus nombreux poursuivent courageusement leur route et savent répondre à ces dangereux tentateurs ce que répondit un jour à l'un deux, qui lui montrait la période troublée que traversait alors l'Église, un enfant de 15 ans, du Petit Séminaire de Bergerac : “ C'est justement la bonne heure pour être prêtre. C'est l'heure de se dévouer pour Dieu et pour les âmes. C'est l'heure de prouver aux mécréants que le sacerdoce n'est pas un métier créé pour gagner de l'argent. ”

Le périodique retour du 14 juillet rappelle à tous ceux qui connaissent l'histoire religieuse les honteuses persécutions, dont fut victime le clergé aussi bien à Paris, qu'en province, et le bel héroïsme dont firent preuve ces serviteurs de Dieu. Bien souvent on a dit leurs noms et célébré la grandeur émouvante de leur mort ; mais bien souvent aussi on a oublié, dans ce long martyrologe, ceux qui n'étaient pas encore prêtres et qui sont cependant morts comme tels. Ils sont nombreux ces jeunes et admirables clercs qui allèrent au devant de la guillotine, et qui, en maintes occasions montrèrent une simplicité dans la bravoure, une sublimité dans la confession de leur foi dignes des plus purs, des plus magnifiques héros martyrs des premiers temps du christianisme.

\*  
\*\*

François Jamot, né en 1772, jeune clerc du diocèse de Clermont, commençait à peine ses études théologiques lorsque les novateurs révolutionnaires vinrent bouleverser l'Eglise de France. Jamot, dont la vocation était pure, ne voulut pas s'avancer dans le sanctuaire sous les auspices du schisme, et se retira chez ses parents. Là, il continua de vivre comme un prêtre futur, étudiant et méditant, jusqu'au jour où il fut arrêté et traduit devant le tribunal criminel du Puy-de-Dôme. On lui reprocha la lecture des livres de théologie qu'on avait trouvés chez lui : il répondit que ces livres étaient sa seule consolation ici-bas. Il allait être condamné à mort, quand on lui proposa, pour échapper à cette peine de s'enrôler dans les armées de la République et de prendre la cocarde nationale. Il refusa net.

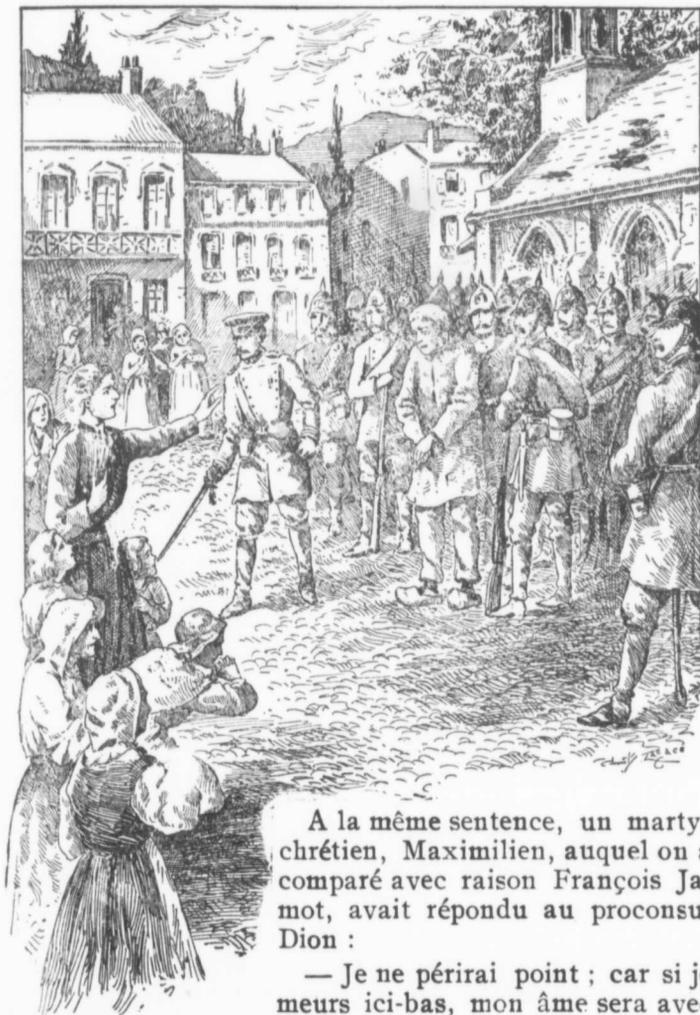
— Qui donc t'a *fanatisé* de la sorte ? lui demanda le juge.

— Je n'ai reçu de conseil, répondit-il, que de mes devoirs religieux dont je possède une exacte connaissance.

— Scélérat ! si c'était pour ta religion et ton roi qu'il fallût combattre, tu ne craindrais pas de marcher.

— Combattre ! non ! Mais s'il fallait autrement répandre mon sang pour la cause de Dieu et celle de la justice, je ne craindrais pas la mort.

— Eh bien ! tu mourras !  
— Jésus-Christ est mort pour moi ; je trouverai juste et doux de mourir pour lui.



A la même sentence, un martyr chrétien, Maximilien, auquel on a comparé avec raison François Jamot, avait répondu au proconsul Dion :

— Je ne périrai point ; car si je meurs ici-bas, mon âme sera avec

Jésus-Christ, son souverain maître.

Jamot, cependant, ne périt pas de suite, Il comparut encore trois fois devant le tribunal, mais ses réponses ne varièrent point.

— Pour répondre comme tu le fais, finit par lui dire le juge, il faut que tu sois ivre ou fou !

— Je ne puis être ivre, car je suis à jeun, et quant à la folie que vous trouvez en moi, je ne puis vous répondre : Jésus-Christ fut traité de fou par Hérode.

— Malheureux ! ton entêtement te fera périr !

Et Jamot fut définitivement condamné à mort, non comme ecclésiastique, mais comme cultivateur, les juges dissimulant ainsi leur haine pour la religion, Le moment venu, on proposa à Jamot de monter dans la charrette. Il refusa :

— Puisque, dit-il, Jésus-Christ a porté lui-même sa croix jusqu'au Calvaire, je puis bien aller à pied au lieu du martyre.

Jamot avait 23 ans.

\*  
\*\*

Comme lui, Orain, sous-diacre du diocèse de Nantes, était resté paisible, chez lui, à Cambon, en attendant qu'une ère plus tranquille lui permit de se vouer sans préoccupations à la vie religieuse. Et c'est à Cambon qu'on vint l'arrêter. En même temps que lui, les révolutionnaires prirent un prêtre du pays et les conduisirent tous deux à Savenay où ils furent traduits devant la Commission. Comme Orain était jeune, d'une grande taille, d'une belle stature et d'une agréable physiognomie, les juges lui proposèrent de le sauver à condition qu'il entrât dans l'armée républicaine. Mais il leur répondit :

— Mon cœur est demeuré fidèle et mes mains sont restées pures ; j'aime mieux mourir que de me départir de cette fidélité et de cette exemption de souillure.

Orain fut donc condamné à être fusillé comme " brigand de la Vendée ". Durant qu'il était conduit au supplice avec son compagnon, les soldats ne cessèrent d'insulter et de menacer. Eux, dédaigneux de leurs ennemis, chantaient le *Miserere* et le *Libera me, Domine*. Avant de périr, Orain demanda au prêtre l'absolution. Puis tous deux se mirent côte à côte, et ils tombèrent ensemble sous le plomb des assassins. On raconte que

leur courage et leur piété avaient vivement ému les soldats, qui s'en revinrent de là la tête basse et la grâce au cœur ; un officier aurait même dit :

— Tout cela est à merveille pour la cause de la République ; mais... cependant... s'il y a un Dieu !

\*  
\*\*

Henri Agaisse, originaire de Rézé, près de Nantes, venait à peine d'être tonsuré quand survint le schisme de 1791. Son attachement à la foi catholique le rendit aussi odieux aux persécuteurs que s'il eût été prêtre non assermenté. Il fut arrêté et mis en prison, où il resta jusqu'en 1794. Il fut alors libéré, mais exilé. Il se rendit en Espagne, puis il revint en France, en été 1797, lorsque le gouvernement permit aux prêtres déportés de rentrer en France. Malheureusement, la catastrophe du 18 fructidor avait brusquement rallumé la persécution. Agaisse fut de nouveau arrêté et envoyé à Cayenne. Là, il eut à souffrir un long et douloureux martyr. Grelottant de fièvre sous le soleil torride, épuisé, anéanti, il fut placé, par protection, chez un mulâtre nommé Sévrin, où il était en tous cas mieux qu'à l'hôpital. Ce lieu, néanmoins, était brûlant et l'on y était dévoré par les maringouins ; on n'y avait pas même d'eau potable, ni aucun fruit bon à manger ; aussi avait-on surnommé cette habitation *tout y manque*. Agaisse, déjà horriblement malade, ne put supporter ce dénuement et il mourut le 28 septembre 1798, après quinze jours d'abominables souffrances. Un laïque, revenu de Cayenne, écrivait en 1803 :

“ Le jeune Agaisse, avant sa mort, pouvait être mis au rang des saints et même des martyrs ! ”

---

#### Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.

## Coup d'oeil sur le Congrès eucharistique de Malte.

(Impressions d'un Congressiste.)

Sur mes lèvres comment puis-je chanter ta gloire,  
Malte, île de bravoure et perle de beauté,  
Où nous avons du Christ célébré la mémoire  
Et sur des pages d'or écrit sa royauté?



Le vingt-quatrième Congrès eucharistique international s'est terminé le dimanche 27 avrii, en une indescriptible ovation, dans cette île de Malte, à la glorieuse histoire, où sont si profondément enracinées les traditions religieuses, et si vif l'attachement à la sainte Église. Un cri unique s'échappe du cœur de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister, cri de reconnaissance et d'admiration. On avait dit après celui de Vienne: c'est la dernière page de la grande épopée eucharistique. Depuis quelques années, les congrès montent de splendeur en splendeur, et voici que la petite île méditerranéenne a voulu donner sa note en ce concert grandiose, et quelle note, celle de l'enthousiasme, de la foi et de l'amour: unisson merveilleux de pensées et de sentiments sans le moindre désaccord. Avouons que le gouvernement anglais, en favorisant la liberté religieuse de tous ses sujets britanniques, manifeste un tact délicat que d'autres devraient imiter pour la paix et la grandeur de la patrie terrestre.

Dans la lumière d'un ciel d'Orient, à cette saison de l'année qui fait de ce pays un véritable Eden, au milieu de populations sincèrement catholiques, sur un rocher aride transformé par la main des chevaliers et des Maltais en un jardin d'abondance, avec tous ses souvenirs de vaillance héroïque et du providentiel naufrage de saint Paul, son premier apôtre, à l'heure même où les descendants du terrible Soliman II s'effondrent dans la

ruine et la poussière, il est aisé de comprendre les impressions du congrès de Malte. Petit par le nombre des congressistes, après les cent mille de Montréal et de Vienne, il aura une grande place dans l'histoire des manifestations eucharistiques...

Le programme de ces grands congrès ne varie guère, quant à ses lignes générales; mais chaque nation lui infuse son âme, et dessine sa physionomie. Trait d'union entre l'Orient et l'Occident, animée encore de la vie de ses preux chevaliers, Malte a réalisé l'exaltation de la sainte Eucharistie par le peuple, et pendant ces jours bénis, l'île fut comme un autel dressé sur les flots, où rayonnait l'ostensoir. Les rues splendidement décorées, les étendards couvrant de leurs plis tous les coins de l'île, le chant des cloches semeuses d'allégresse, les magnifiques églises sans cesse remplies d'une foule de fidèles en prière, et aussi la sympathie ardente de son peuple pour nous tous étrangers, ont marqué le congrès d'un signe absolument caractéristique.

Ce ne fut pas à proprement parler un congrès d'études savantes, mais une fête pour les yeux, une ivresse pour l'âme, un congrès d'enthousiasme populaire et une vibrante démonstration de foi et de piété. Le peuple a une âme de poète et un cœur d'enfant: il était accouru en masse, car en ce pays tout homme conserve encore très vive en sa poitrine la flamme sacrée de la foi: on le sentait heureux, et on jouissait de son bonheur. Aussi sous ce ciel de rêve, dans le parfum de ses fleurs, ce ne furent que processions et acclamations de joie, messes de communions et fêtes solennelles dans toutes les églises. L'arrivée du légat du Pape, parti de Syracuse sur un torpilleur offert gracieusement par l'Angleterre; la procession des douze mille enfants après la communion générale dans l'église de Saint-Publius; l'émouvante bénédiction de la mer par le saint Sacrement; et surtout la grande procession de dimanche ou journée des hommages, ces manifestations resteront à jamais gravées dans les cœurs de ceux qui en furent témoins.

Le mardi 22 avril, le cardinal Ferrata est signalé par le sémaphore vers trois heures. Depuis longtemps les Maltais, debout sur les rivages, attendent le légat. Sou-

dain les cloches de trois cents églises annoncent l'arrivée: spectacle ineffable et unique. On se presse, on bat des mains, les fanfares se répondent, et, porté par une foule en délire, le cardinal a peine à arriver à la cathédrale, ému jusqu'aux larmes de cette démonstration, qui par lui monte jusqu'au Pape et à Notre Seigneur. Le lendemain soir mercredi, à l'archevêché, la réception populaire est splendide, et la ville entière va rendre ses hommages à ce cardinal déjà bien connu et affectionné des Maltais.

Le jeudi matin 24 avril, autre spectacle. Dans l'immense église de Saint-Publius, près des superbes jardins fleuris de Floriana, sont groupés douze mille enfants de sept à douze ans, garçons et filles: tous portent épinglée à la poitrine la médaille du Sacré-Cœur, souvenir de la cérémonie, et qu'ils garderont tout le temps du congrès. Cardinaux et archevêques célèbrent la messe à sept autels, et dans un désordre admirable d'amour, tous ces petits s'élancent pour recevoir Jésus-Christ. On a les yeux pleins de larmes; ils voudraient tous à la fois s'approcher du Sauveur. Non jamais la scène de l'Evangile et la parole du Maître: "laissez venir à moi les petits enfants," n'a été mieux réalisée. Après la messe, en un ordre parfait, ces douze mille enfants parcourent la ville en procession, chantant tous le même cantique italien. En passant sous le balcon où se tient le cardinal Ferrata, leurs sourires et leur acclamations versent dans nos âmes une délicieuse allégresse.

Le samedi 26 avril, vers cinq heures du soir, a lieu la cérémonie la plus émouvante et la plus grandiose, la bénédiction solennelle de la mer. Cette fête revêt un caractère très spécial à cause de la position de l'île, composée de cinq golfes fermés comme en un cloître, et dominés par d'inexpugnables forts. C'est une véritable marche triomphale: on dirait que le ciel, la terre et la mer ont voulu s'orner de leurs plus riches joyaux pour saluer la venue du Seigneur. Une douce brise caresse l'atmosphère, c'est un enchantement qui évoque le souvenir des victoires de nos héroïques chevaliers et fait vivre d'une vie intense; le spectacle est original, et sublime. La rade est sillonnée de barques par centaines, bariolées

d'oriflammes ; de nombreux gros navires alignés le long du quai formant une garde d'honneur, tandis que les cuirassés anglais s'espacent à distance. Des flots monte un chant composé de murmures indistincts, c'est la prière de la foule qui garnit les toits plats des maisons, et les bastions rappelant la puissance des grands Maîtres de Malte sont noirs d'une masse prosternée. Quand le saint Sacrement apparaît au sommet de la *Barraque Supérieure* qui surplombe la mer, soudain éclate un colossal concert : ce sont les sirènes des navires dont les voix stridentes s'unissent à un hymne sauvage et violent d'une indescriptible majesté, et du haut du fort Saint-Ange retentit la canonnade serrée d'un feu d'artifice assourdissant. Puis le silence se fait : par trois fois le cardinal élève l'ostensoir, et à la Senglea, petite île dans la grande île, huit cents chanteurs modulent le *Tantum ergo*. Quelle vision !

Le dimanche 27 est la dernière journée, celle des hommages extérieurs rendus au Christ dans son Sacrement. Le temps est splendide et tout annonce une fête merveilleuse. Les habitants de l'île ont laissé dans leurs villages les seuls gardiens nécessaires, et tous sont là dans la joie de participer à la grande cérémonie. On a estimé à près de deux cent mille âmes cette concentration extraordinaire. Le matin à la cathédrale de Saint-Jean, où reposent les Grands Maîtres et tant d'illustres chevaliers de toutes les nations de l'Europe, la messe pontificale est chantée par le légat. L'office se déploie avec une rare magnificence. Les quatre cardinaux de Séville, de Westminster, de Catane et de Palerme y assistent sous un dais de velours, avec plus de quarante archevêques et évêques rangés dans le chœur. Les tuniques écarlates des officiers catholiques anglais qui font la haie dans la nef jettent leur note éclatante. Cette messe inscrira un grand souvenir de plus dans cette insigne Basilique, où s'est développée l'histoire de plusieurs siècles d'héroïsme, et d'où s'élançèrent à la victoire les religieux soldats munis du viatique de l'Eucharistie. C'est un trophée de bravoure et de gloire, et contemplant les clefs des villes de Lépante et de Patras rendues par les Turcs, la pensée revivait l'époque où ces preux étaient ici même le vivant boulevard de la chrétienté.

A deux heures et demie commence la procession. La cérémonie aura cette beauté spéciale de nous avoir montré tout un peuple à genoux adorant son Dieu. Pendant plusieurs heures, elle se déroule dans les rues pavoisées avec un goût parfait. Du haut des terrasses et des balcons tombe sans interruption une pluie odorante de fleurs, et dans l'air tourbillonnent comme des flocons de neige des sentences eucharistiques écrites sur de minuscules feuilles de papier. Dans les arcs de triomphe, sur des blasons suspendus en guirlandes l'œil lit les hymnes au saint Sacrement. Le théâtre lui-même est magnifiquement décoré. Par moment nos pieds foulent non seulement des fleurs détachées, mais des tiges et des bouquets de fleurs formant sous nos pas d'épais tapis. Au-dessus de la Porte Royale une fanfare de trompettes salue l'Hostie qui passe et jette aux échos de l'île leurs sons prolongés comme les hérauts antiques. Le duc de Norfolk, premier lord d'Angleterre, et les hauts dignitaires suivent le dais, des cierges à la main. Le gouverneur anglais de l'île protestant, par une attention délicate, pour orner son palais d'adoratrices, avait invité six religieuses de chaque communauté à venir de son balcon voir défiler ce splendide cortège. Mais le spectacle le plus touchant est de contempler cette foule d'hommes et de femmes prosternés dans la blanche poussière.

Déjà la nuit commence à étendre ses voiles, et les illuminations jaillissent de toute part, quand le saint Sacrement arrive à la grande place où se dresse l'imposant reposoir. Soudain la lumière électrique illumine le trône préparé pour l'Eucharistie ; c'est une féerie étincelante. Il est sept heures et demie quand la dernière bénédiction descend sur l'île et sur le monde, au chant d'un *Te Deum* sorti de cent mille poitrines : moment inexprimable qui rappelle Montréal. Et bientôt, dans des ruissellements de lumière, la Vallette, Floriana, Notabile et tous les coins de l'île, jusqu'en ses moindres chaumières, clôturait le vingt-quatrième Congrès eucharistique international.

A. BRINTET, *Chanoine d'Autun.*

Il importe de remarquer, pour nous Canadiens, la part si honorable qu'a prise à ce Congrès Mgr l'Evêque de

Valleyfield. Déjà, à Londres, en 1908, et à Madrid, en 1911, Mgr l'Archevêque de Montréal avait fait grand honneur à notre pays. De même, l'an dernier, à Vienne, le cher et regretté Evêque de Joliette, Mgr Archambeault avait dignement représenté nos compatriotes. Cette année, comme aussi à Londres en 1908, Mgr Eymard, par sa vibrante et substantielle éloquence, nous a de la même façon fait honneur. Tout cela, autour des fastes du Congrès de Montréal qui ne se peuvent oublier, contribue évidemment à nous faire tenir bonne figure dans le monde catholique. Tout cela, tôt ou tard, portera ses fruits. Et il faut en bénir Dieu. "Mgr Eymard — écrit le correspondant de *La Croix* — l'Evêque de Valleyfield, remercia en français au nom des congressistes étrangers. Il se dit cousin des Maltais, car celui qui fut Alexandre VII et qui fonda Québec comme premier évêché canadien, avait reçu la consécration épiscopale à Malte. L'orateur souleva des applaudissements incessants, quand il célébra Malte fidèle, hospitalière, invincible."

Tous les Congrès eucharistiques internationaux ont obtenu un légitime et retentissant succès. Les trois derniers ont jeté aux pieds du saint Sacrement, à Montréal, un Premier-Ministre ; à Madrid, un Roi ; à Vienne, un Empereur. Leurs peuples les ont imités, et au Canada, en Espagne et dans toutes les provinces de l'Autriche-Hongrie, les jours du Congrès furent des jours de mission avec clôture enthousiaste.

Cette année, le monde entier a été invité à tourner ses regards vers la petite île de Malte, plantée par la Providence au milieu de la Méditerranée comme un phare pour éclairer, un bouquet de fleur pour l'embaumer. Après toute cette gloire l'on pouvait se demander ce que serait le Congrès de Malte. "Il n'a été inférieur à aucun", a dit, au jour de sa clôture, le Président du Comité Permanent, S. G. Mgr de Namur.



## Son Altesse Royale Mgr le Duc d'Alençon

TRAIT EUCHARISTIQUE.



La vie admirable de ce prince contemporain, Ferdinand Philippe d'Orléans, duc d'Alençon, nous extrayons un trait eucharistique où se montre en même temps la simplicité et la générosité du prince. Il était alors officier d'artillerie. Dans un de ses déplacements pendant les manœuvres, le régiment du duc d'Alençon campait autour d'un village du Cher ; dès la première heure fidèle à son habitude : "Que Dieu soit le premier Maître servi !" selon l'expression de Jeanne d'Arc, il se rendit à l'église pour y entendre la Messe.

"Le curé anxieux, attendait son sacristain qui n'arrivait pas ; apercevant un militaire dans la demi obscurité du saint lieu, il va vers lui : — "Mon ami, voudriez-vous tirer la cloche, mon clerc ne vient pas..." — "Bien volontiers, Monsieur le Curé, et je vous répondrai la messe si vous le désirez."

"Tout était pauvre dans l'église, le servent d'occasion le constatait avec tristesse, tandis que le curé s'édifiait du recueillement de l'officier. Après la messe, celui-ci se retira promptement, et quand le curé eut achevé son action de grâces, le soleil, qui s'était levé donnait d'étranges reflets sur le plateau des burettes resté près de l'autel. Il s'approcha et fut saisi de reconnaissance et d'émoi en trouvant cinq louis d'or et une carte : "F. P. d'Orléans, duc d'Alençon, Capitaine au 12<sup>me</sup> régiment d'Artillerie", et au crayon, ces mots : "Pour le culte".

Ce même prince écrivait à son fils, Mgr le duc de Vendôme.

"...Où que tu sois, fût-ce aux extrémités de la terre, pense, à la vue d'une église catholique que Notre-Seigneur Jésus-Christ y est présent, qu'Il est là pour nous recevoir et nous écouter, et toutes les fois que tu auras un mot de reconnaissance et d'adoration à exhaler, une larme à verser, une prière à lui adresser, n'eusses-tu qu'une minute pour le faire, entre et agenouille-toi ; tu te relèveras plus fort et meilleur".

## SUJET D'ADORATION

### La Multiplication des Pains.

#### I. — Adoration.

La foule a suivi Notre-Seigneur au désert et sur la montagne. Tout entière à la parole et aux œuvres de ce Maître incomparable, elle ne s'aperçoit pas de la fuite des heures, et elle oublie, à l'entendre, les plus impérieuses nécessités de la vie.

Mais la sollicitude de Jésus veille sur ce peuple. Il y pourvoit par le miracle de la multiplication des pains.

I. Notre-Seigneur se plaît à ce miracle, qu'il a renouvelé en deux circonstances différentes. Ah ! c'est qu'il nous donne en ce prodige les arrhes de la Sainte Eucharistie ! Le temps de l'institution n'étant pas arrivé, Il s'en dédommage en prenant plaisir à en multiplier les gages... En outre, le Don qu'il prépare est si relevé au-dessus de nos conceptions, que le Souverain Donateur, dans sa bonté, a voulu nous disposer à le croire par cette manifestation de sa puissance et de sa tendresse.

Ce Don ineffable que Notre-Seigneur réserve à l'humanité, et dont le miracle du désert n'était que l'imparfaite figure, Il daigne Lui-même nous le faire connaître.

“Le Pain que je vous donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.”

Ce n'est encore que la promesse, — mais voici l'heure de la réalisation du prodige.

Jésus, à la Cène, s'adresse à ses disciples, disant :

“Prenez et mangez : Ceci est mon Corps. — Prenez et buvez : Ceci est mon Sang.”

Quoi de plus clair, de plus précis !

Il n'y a donc pas à en douter, Notre-Seigneur, par l'Eucharistie, a voulu réellement se constituer notre pain, l'aliment de nos âmes, — et j'ajoute qu'il devait en être ainsi.

Et effet, Jésus en rachetant l'homme au prix de son Sang, l'a engendré à la vie divine ; et, comme dans la nature chaque substance a son aliment qui lui est propre, il fallait un aliment qui fût capable d'entretenir cette vie de l'âme ; or, cet aliment, Jésus seul pouvait nous le donner. Non, ni les cieus, ni les anges n'eussent été capables d'entretenir cette vie qui est la vie de Dieu même : le seul aliment qui lui soit conforme, le pain unique qui pût l'entretenir, c'est incontestablement Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Admirons la puissance de Notre-Seigneur, se manifestant au désert par le miracle de la multiplication des pains ; mais que cette puissance éclate bien autrement dans l'institution de la Sainte Eucharistie !

O Jésus, l'esprit humain, mesurant votre pouvoir, se défiait que vous pussiez donner du pain dans le désert à une telle multitude : Vous faites bien plus encore dans l'Eucharistie, car de votre seul Corps, vous faites un pain suffisant pour nourrir la multitude innombrable de vos enfants !

Adorons cette puissance et cette sagesse infinies en perpétuel exercice au saint Autel, où Notre-Seigneur se plaît, à toute heure et à tout instant, à opérer le miracle eucharistique que saint Thomas a justement appelé le Miracle des Miracles.

## II. — Action de grâces.

À la vue de ce grand miracle, la foule, ravie d'admiration, ne sait comment témoigner sa reconnaissance à son insigne bienfaiteur.

Mais combien plus grande devrait être notre gratitude envers Notre-Seigneur qui, ne tenant aucun compte de notre indignité, a voulu aller jusqu'à cet excès d'amour de servir d'aliment à nos âmes, de les nourrir de sa propre chair et de son propre sang, et de leur communiquer même sa propre Divinité, épuisant ainsi, comme Dieu, tout ce qu'il avait de puissance, de sagesse et d'amour !

L'Évangile nous apprend que le pain miraculeux du désert eut pour effet de rassasier la multitude.

Ainsi en est-il du Pain eucharistique.

Qui pourrait s'en étonner ? L'homme recevant, par la sainte Communion, Jésus-Christ tout entier.

— C'est d'abord la *Chair* de Jésus-Christ qui vient se mêler à la sienne, qui l'épure, qui l'angélifie, selon Tertullien, et qui dépose en elle les germes d'immortalité qui la glorifieront un jour.

— C'est encore le *Sang* de Jésus-Christ, qui se mêle à notre sang, et comme la vie est dans le sang, par cette assimilation la vie divine pénètre la vie humaine, dont le sang corrompu et chargé de tous les principes du mal par la génération, est purifié du ferment des passions et des maladies de l'âme. Le *Sang* divin, en les neutralisant, y dépose le calme, l'apaisement et y verse la grâce de la pureté et la puissance de la virginité et de la charité.

— D'autre part, l'*Esprit* de Jésus-Christ, à la fois divin et humain, pénètre notre esprit, et par ses effusions le rend capable des lumières de la foi et de celles de la contemplation, ce qui produit la *science chrétienne*.

— L'Âme de Jésus-Christ pénètre notre âme, lui infuse son amour ou la charité parfaite, et lui apprend à aimer comme Dieu aime, avec désintéressement et jusqu'au sacrifice.

— Enfin, la *Divinité* qui habite corporellement en la Personne du Fils, dans sa Chair qu'il donne à manger, et son Sang qu'il donne à boire, pénètre notre humanité et, l'élevant jusqu'à elle, la spiritualise ici-bas par la divine nourriture, en attendant qu'elle la transfigure au ciel par la possession de la gloire.

Cela étant, comment l'âme ne serait-elle pas pleinement rassasiée ? Que pourrait-elle désirer encore, après être entrée en possession d'un bien aussi parfait ?

Après avoir été gratifiés d'un don si ineffable, dressons à Notre-Seigneur un trône au milieu de notre cœur : Il n'a pas voulu de celui que lui offrait la multitude ; Il ne dédaignera pas le nôtre, croyez-le bien. Il sera heureux de régner sur nous, d'assujettir à son pacifique empire toutes les puissances de notre être, en attendant de nous faire partager son Trône dans le ciel.

### III. — Réparation.

Aussitôt après le miracle de la multiplication des pains, Notre-Seigneur se rend à Capharnaüm, où il fait publiquement la promesse de l'Eucharistie, dont le pain du désert n'était que la figure.

Mais à peine l'a-t-on entendu révéler son dessein de nous donner sa Chair en nourriture, que la faction hostile et incrédule parmi les Juifs ne sait que s'écrier avec dédain : " Comment *Celui-ci* peut-il nous donner sa chair à manger ? (Ce qu'il affirme n'est-il pas impossible ou révoltant ?)

Ils avaient donc saisi la proposition de Jésus ; mais ils la prenaient tout à fait à la lettre, dans son acception la plus crue, comme s'il eût voulu faire couper sa chair en morceaux, et la leur donner en nourriture.

Notre Seigneur, sans s'expliquer davantage, non seulement renouvelle sa promesse sous le sceau du serment, mais il la transforme en un urgent précepte, affirmant de la façon la plus énergique la nécessité de la communion sacramentelle : " Je vous le dis, en vérité, si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez pas la vie en vous. "

Chose étonnante ! les disciples eux-mêmes avaient trouvé dur le langage du Maître

" Non, s'écrie saint Augustin, justement indigné, ce n'est pas le langage du Maître, mais bien leur cœur qui était dur. "

Et dès lors, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allèrent pas avec Lui. Ces apostats, une fois éloignés, ne revinrent plus ; la séparation fut définitive, et Jésus les abandonna à leur malheureux sort.

Après ce schisme désolant, Jésus voit les douze rangés autour de Lui ; il connaît leurs sentiments, mais il veut

leur fournir l'occasion de les affirmer hautement, " Et vous aussi, voudriez-vous vous en aller ? "

Comprenons le sens de ces paroles du Maître : " Vous, mes disciples privilégiés, comblés de faveurs particulières, vous évidemment vous ne songez pas à me quitter ? "

Jésus a confiance dans leur fidélité, mais il leur rappelle leur volonté libre, comme s'il eût dit : " Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer dans mon discours. Je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre ; prenez maintenant votre parti : Je ne veux point de disciples qui n'aillent jusque-là, et je mets leur foi à ce prix. "

A ces paroles de Jésus, Pierre, sans hésiter, répond au nom de tous : " Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, " Il n'y a que vous au monde à qui nous puissions nous attacher.

Pour nous, restons avec la troupe des Apôtres ; elle est peu nombreuse mais elle est fidèle.

Écoutons Pierre qui, parlant au nom des chrétiens, propose nettement leur foi.

O Pierre, vous avez parlé à notre Maître d'une manière excellente, et c'est à cause de cela que nous, à notre tour, nous disons à ceux qui voudraient nous détourner de vous : A qui irions-nous, si ce n'est à Pierre, le chef et le rocher, le Pasteur des brebis et des agneaux, l'héritier des paroles de vie ?

#### IV. — Prière.

Seigneur Jésus, nous ne voulons pas vous adresser d'autre prière que celle de votre apôtre. Que d'autres enfants refusent de croire à cet adorable mystère ; que par suite de leur incrédulité ils s'éloignent de vous et vous offensent, pour nous, croyant à votre parole et à votre amour, nous voulons aller à vous ; nous renouvelons à cette heure la prière que vous adressaient plusieurs de vos disciples, en entendant votre sublime langage : " Donnez-nous toujours de ce pain. " Nous savons que nous pouvons toujours compter sur cet aliment céleste, puisque vous nous assurez de votre présence perpétuelle ; mais faites-nous-en comprendre de plus en plus l'excellence, et sentir le besoin. Qu'il soit constamment l'objet de nos plus vénéments désirs.

Mais pour cela, daignez sevrer nos cœurs de toutes les jouissances terrestres, car, ce n'est que dans ces conditions de détachement absolu, que nous serons en état de goûter les ineffables délices renfermées dans votre Auguste Sacrement. Ainsi soit-il.



avec larmes à son confesseur, à son père, à ses maîtresses. L'usage commun s'y opposait. Mais elle insistait avec plus de véhémence : "Donnez-moi Jésus, disait-elle, vous verrez, que je serai sage ; donnez-le moi, car je n'en puis plus." On se rendit enfin à ses prières. Qui peut dire la joie de la pieuse enfant ? Elle obtint de passer dix jours dans un couvent pour se préparer avec plus de recueillement. Cette retraite lui sembla un séjour au Paradis. Une pensée surtout la ravissait : Celui qui mange Jésus vivra de sa vie. Voici comment elle en parlait plus tard : "Je mourais du désir de pouvoir dire : Jésus vit en moi. Je passais des nuits entières à méditer cette parole. Le jour attendu arriva enfin ; mes désirs furent satisfaits. Je ressentis alors l'accomplissement de cette promesse de Jésus : Celui qui se nourrit de moi vivra de ma vie. Ce qui se passa entre Lui et moi en ce moment, ne peut s'exprimer. Il se fit sentir si fortement à ma pauvre âme ! Je fus saisie du désir de rendre cette union avec mon Dieu perpétuelle, et mon cœur se détacha entièrement de la terre."

Ce jour laissa dans l'âme de Gemma un souvenir ineffaçable ; ce fut véritablement le plus beau de sa vie. Tous les ans elle en célébrait l'anniversaire avec une joie inexprimable ; elle l'appelait le jour de sa fête. En 1901 elle écrivait à son directeur : "Mon Père, peut-être ne savez-vous pas que le jour du Sacré-Cœur est aussi le jour de ma fête ? Hier, fête du Sacré-Cœur, j'éprouvai de nouveau la joie du beau jour de ma première communion. J'ai goûté le paradis. Mais qu'est-ce le goûter pour un jour, puisque plus tard nous le goûterons pour toujours. Le jour de ma première communion, je puis le dire, fut celui où je sentis mon cœur le plus enflammé pour Jésus. Que j'étais heureuse quand je pouvais m'écrier avec Jésus dans mon cœur : O mon Dieu, votre Cœur est à moi ! Que me manque-il alors pour être heureuse ? Rien."

Depuis ce temps elle fut fidèle à communier d'abord trois fois par semaine, puis bientôt tous les jours. "Jésus se faisait sentir de plus en plus à ma pauvre âme et il me disait tant de choses."

Un jour la vue d'un crucifix lui causa une si profonde douleur qu'elle tomba évanouie. On s'empressa autour

d'elle, la grondant doucement de ce que par ses dévotions excessives elle se rendait malade. "Ce qui me fait mal, répondit-elle, c'est quand je suis loin de Jésus au Saint Sacrement." Et s'adressant à Jésus : Je veux vous suivre, ô Jésus, quoiqu'il doive m'en coûter de douleur. Je veux souffrir, souffrir beaucoup !"



Elle fut exaucée. Elle perdit bientôt son père et presque tous ses frères et sœurs. La ruine la plus complète fondit sur sa famille, et la réduisit tout à coup à la dernière pauvreté. Elle-même accablée de maladies extraordinaires, passa une année entière sur son lit dans des souffrances cruelles. Au bout de ce temps elle fut miraculeusement guérie par l'intercession du bienheureux Gabriel de l'Addolorata. Après une fervente neuvaine en union avec lui, elle reçut la Sainte Communion. "Oh!

quel délicieux moment je passai avec Jésus, écrit-elle. Il me dit : "Gemma, veux-tu guérir ? Mon émotion était telle que je ne pus répondre. Ce fut mon cœur qui répondit : Jésus, comme vous voudrez. La grâce était faite, j'étais guérie ; je me levai. Tous pleuraient de joie en me voyant. Pour moi, j'étais heureuse, non de ma santé recouvrée, mais de ce que Jésus m'avait choisie pour sa fille. Avant de me quitter en effet, il m'avait dit : Ma fille, à cette grâce que je te fais ce matin en succéderont de bien plus grandes. Je serai toujours avec toi, je te servirai de père, et ta mère la voici : et il me montrait la Mère des Douleurs. Jamais ma paternelle assistance ne peut manquer à celui qui se met entre mes mains. Rien donc ne te manquera, même si je t'enlève tout appui humain."

Depuis ce moment il fut impossible à Gemma de se passer de Jésus. Il lui fallait le recevoir chaque matin. Dès le point du jour elle aspirait à Lui et attendait avec impatience le moment de se rendre à l'église. A la voir on eût dit qu'elle allait à une fête : c'était bien comme elle le disait, à la fête de l'amour de Jésus.

(à suivre)

— POUR QUI —

## LA COMMUNION QUOTIDIENNE ?



NE question a été posée : La communion quotidienne est-elle réservée à une élite ?

Mais d'abord, de quelle élite veut-on parler ?

Au point de vue humain, les riches, les gens instruits, ceux qui ne sont pas obligés de travailler pour vivre, constituent une élite.

Ces personnes assurément peuvent communier tous les jours, mais ce n'est point un privilège qui leur soit réservé.

Les pauvres, les ignorants, les ouvriers, les personnes même qui sont employés en qualité de serviteurs ou de servantes qui travaillent à la journée peuvent, comme les autres, communier tous les jours.

Les paroles du décret sont très nettes :

“La communion fréquente et quotidienne étant souverainement désirée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par l’Eglise catholique doit être rendue accessible à tous les fidèles de quelque *classe* ou de quelque *condition* qu’ils soient.”

Les enfants en sont-ils exceptés ?

Nullement, il y a même une décision très nette en leur faveur. Ils peuvent communier tous les jours comme les adultes à partir de leur première communion.

On peut entendre par une *élite* les personnes les plus religieuses, plus pieuses, plus recueillies, plus capables de se bien préparer et de faire une action de grâces prolongée.

Il fut un temps en effet où la communion fréquente était réservée à cette élite d’âmes privilégiées, mais ce temps est passé.

Pour communier chaque matin il n’y a pas plus de sainteté, ni de préparation, ni de recueillement, ni de ferveur à exiger que de communier une fois l’an.

Toute personne qui est en état de grâce doit être non seulement *admise* à communier chaque matin, mais elle doit y être *sollicitée* “par de fréquents avis et un zèle empressé à cette pratique si pieuse et si salutaire”.

On lui recommandera seulement d’apporter à la communion une intention *droite et pieuse* ; de s’y préparer sérieusement, et de faire une action de grâces *convenable*.

Fort bien, mais là va se dessiner une *élite*. Ceux-là seulement pourront communier chaque matin qui sont capables de bien faire la préparation et l’action de grâces.

— Non, là encore il n’y a point d’élite. Tout chrétien en état de grâce, qui vient avec une intention droite, a le droit de communier chaque matin.

“Que les confesseurs se gardent bien de priver de la communion fréquente et quotidienne une personne qui est en état de grâce et qui s'en approche avec une intention droite.”

Au reste, la préparation et l'action de grâces ne sont impossibles à personne.

Pour se préparer, en effet, il n'est pas nécessaire d'éprouver des sentiments de ferveur ; pour remercier, les formules savantes ne sont nullement indispensables.

La meilleure préparation est l'assistance à la sainte messe ; la meilleure action de grâces est celle où le communiant dit *de lui-même* à Notre-Seigneur, dans son langage à *lui*, sans formules recherchées, ce qu'il pense, ce qu'il désire, ce qu'il veut. Donc, ni élite de condition, ni élite d'âge, ni élite de sainteté et de ferveur. La seule élite qui se dégage du peuple chrétien bien instruit est l'élite de *la bonne volonté*.

Mais, me direz-vous encore, il y aura pourtant toujours de fait une élite, des privilégiés : l'élite de ceux *qui ont le temps* de venir chaque matin à la messe.

Oui, hélas ! de fait, il y a une élite de privilégiés ; mais que cette élite serait nombreuse si tous ceux qui en ont le temps *voulaient* en profiter.

Et puis, lorsque l'éducation eucharistique de la société sera faite, lorsque l'on aura pris partout ses mesures pour se donner le temps et pour donner à ceux qui dépendent de nous la facilité d'assister chaque matin à la messe, l'élite deviendra une majorité formidable.

Non, non, la communion n'est réservée qu'à l'élite de ceux à qui la paix est promise “Paix sur la terre aux hommes *de bonne volonté*.”

Et ces âmes de bonne volonté quels que soient aujourd'hui leur valeur morale, aidées de la grâce qu'apporte Jésus avec lui, deviendront une élite de pureté, de vertu, de courage. Comme la société serait belle si cette élite la gouvernait !

E. B.





## Un trait historique



EN FAVEUR  
de la  
Communion Fréquente.



DANS un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle que nous avons entre les mains se lit un trait charmant qui vient très à propos.

Celle qui le raconte, au sujet de son plus jeune frère, est Agnès Baliques, fondatrice des Apostolines ou des SS. de l'Immaculée Conception de Marie. Elle naquit à Anvers en 1641, et y mourut en odeur de sainteté l'an 1700 (1). Ce qu'elle dit de son frère nous montre ce qu'on trouve parfois de grâces eucharistiques dans l'âme d'un jeune enfant, et ce qu'on pensait à cette époque de la communion quotidienne et de l'âge requis pour admettre ces amis de Jésus à la sainte table. Le trait qu'on pourra bientôt, espérons-le, lire dans la vie de la pieuse fondatrice, n'est donc pas sans intérêt.

Nous le donnons à part l'orthographe, dans son style original et sans commentaire, tel que la vénérée fondatrice l'a consigné.

(1) Son père était Espagnol d'origine et employé d'un riche commerçant à Anvers ; sa mère était Anversoise. La famille vécut en cette dernière ville.

La pieuse fondatrice avait, au retour de son frère, entre 20 et 24 ans, de sorte que le jeune homme pouvait avoir de 18 à 20 ans.

“C'étaient les années 1660-1665.

Après quelque temps notre frère revint d'Egpagne. Il n'avait pas plu à Dieu qu'il resterait là, car il était faible de complexion. A peine âgé de neuf ans il avait dû subir une opération ; ce qui le rendait dans la suite presque continuellement malade et l'avait empêché de faire des études. Il était doué cependant d'une vive intelligence et les Pères Jésuites à Anvers le vantèrent, sans doute à bon escient.

Il cessa donc ses études pour s'initier au commerce des soiries et à la tenue italienne des livres.

Avant son départ, il avait eu l'idée de devenir Jésuite, mais les Pères pensaient qu'il ferait mieux de se rendre en Espagne, parce qu'il n'avait pas fait d'études. Ils voulaient voir également si c'était bien sa vocation de continuer ses études ; car ils craignaient de le voir regretter son entrée dans la Société de Jésus, quand il verrait en quelle haute estime on y tenait son frère. Car ils savaient que les Baliques étaient de sang espagnol.

Nous l'avions laissé partir avec beaucoup d'inquiétude, car il était très beau de figure, mais il était également dévôt. Il avait toujours eu l'habitude de prier beaucoup et de donner ses épargnes aux pauvres. Il avait su forcer le clergé de lui laisser faire sa première communion dès l'âge de huit ans, leur donnant tant de bonnes raisons qu'ils en furent étonnés.

Bien souvent il disait à ma sœur Catherine qui avait deux ans de plus que lui ; “ Sœur, causons un peu de la contemplation, ” et il étonnait tous ceux qui l'entendaient parler.

A peine avait-il mis les pieds en Espagne qu'il ressentit de nouveau le mal, et à tel point même qu'il dut abandonner l'apprentissage du commerce. On le fit donc demeurer chez un professeur afin d'y apprendre à parler et à écrire correctement en espagnol. Il y vit assez de monde et y fit notamment la connaissance d'une jeune veuve assez fortunée qui lui présentait sa main. Mais Jésus l'avait choisi. Car, il avait pris l'habitude de s'approcher souvent de la Sainte Table, sachant que c'était le meilleur moyen pour ne pas pécher. Il disait

avoir reçu un livre où la communion fréquente et même journalière était prônée, avec beaucoup de raisons solides et en s'appuyant sur de nombreux Pères de l'Eglise ainsi que sur plusieurs conciles. Il disait avoir lui-même fait l'expérience de cette grande vérité; quand il avait été à la communion il avait plus de force aussi bien pour fuir l'occasion du péché que pour y résister.

En Espagne, ses confesseurs ne voulaient pas lui donner l'autorisation de communier tous les jours, parce qu'on devait, en ce pays, aller à confesse avant, et qu'ils ne trouvaient pas toujours matière à absolution.

Il disait avoir si bien discuté cette question avec des membres du clergé, qu'il obtenait enfin la faveur de s'approcher tous les jours de la Sainte Table. Sans ce fortifiant, disait-il, il m'aurait été impossible de conserver ma chasteté.

Cherchant parfois un peu de distraction en allant se promener jusqu'en dehors de la ville, il lui arrivait de voir exorciser un homme possédé du démon. Et il prenait plaisir à aider ces hommes.

Bien souvent, quand il était encore loin, les démons commençaient à crier: "Hélas! le flamand arrive; que ne se casse-t-il la jambe!"

Arrivé près du malheureux, il entendait le démon s'écrier: "Maudite soit celle qui vous a porté dans son sein." Il se contentait de répondre: "J'espère qu'elle jouit déjà de la félicité du ciel."

Il conseillait aux possédés d'aller souvent à confesse et à la communion, et de supporter la souffrance pour l'amour de Dieu.

Ajoutons en terminant, que le pieux frère revenu d'Espagne eut beaucoup à souffrir de la maladie pénible de la pierre. Sa guérison était prodigieuse. Il en fut redevable, dit notre fondatrice, à l'intervention de S. François-Xavier, après une fervente neuvaine qu'il entreprit avec ses deux frères prêtres, dont l'un était Frère-Mineur et l'autre Jésuite. Il eut enfin lui-même le bonheur d'être admis comme frère dans la compagnie de Jésus.



ACTIONS DE GRACES  
AU  
VENERABLE PERE EYMARD

En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénéral P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.



Au mois de septembre dernier je fus prise d'un violent mal d'oreilles; ce mal durait déjà depuis longtemps; pendant une certaine période, j'étais devenue par suite de ce mal affreux presque complètement sourde; je craignais la surdité complète. Je soumis le cas à mon médecin qui me fit essayer plusieurs remèdes mais sans succès; à la fin, presque découragée, l'idée me vint de me recommander à l'intercession du Vén. Père Eymard promettant de faire publier ce fait dans le Messager du T. S. Sacrement si j'obtenais ma guérison. A compter de ce jour, je commençai à prendre un mieux sensible et en peu de temps j'étais gu er e. Je m'acquitte avec reconnaissance de ma promesse et je remercie le P. Eymard pour sa puissante intercession.

Une Abonn ee.

St-Simon, 2 janvier 1913.

Veuillez s'il vous plaît publier dans votre Messager la guérison subite d'un mal d'yeux. Mon mari, en travaillant le fer, reçut une parcelle d'acier dans l' eil gauche. Après deux jours de souffrances atroces, je lui proposai de faire une neuvaine en l'honneur du Vén. Père

St-Barnabé, Nord. 2 i Jan. 13.

Au mois de septembre dernier je fus prise d'un violent mal d'oreilles; ce mal durait déjà depuis longtemps; pendant une certaine p eriod e, j'étais devenue par suite de ce mal affreux presque complètement sourde; je craignais la surdité complète. Je soumis le cas à mon médecin qui me fit essayer plusieurs remèdes mais sans succès; à la fin, presque découragée, l'idée me vint de me recommander à l'intercession du Vén. Père Eymard promettant de faire publier ce fait dans le Messager du T. S. Sacrement si j'obtenais ma guérison. A compter de ce jour, je commençai à prendre un mieux sensible et en peu de temps j'étais gu er e. Je m'acquitte avec reconnaissance de ma promesse et je remercie le P. Eymard pour sa puissante intercession.

Une Abonn ee.

St-Simon, 2 janvier 1913.

Veuillez s'il vous plaît publier dans votre Messager la guérison subite d'un mal d'yeux. Mon mari, en travaillant le fer, reçut une parcelle d'acier dans l' eil gauche. Après deux jours de souffrances atroces, je lui proposai de faire une neuvaine en l'honneur du Vén. Père

Eymard en lui appliquant l'image sur l'œil. Chose merveilleuse, dès la première journée, il s'est senti soulagé et depuis il se porte très bien. Mde C. B.

Montréal, 19 fév., 1913.

Mes actions de grâces au V. P. Eymard pour la guérison de mon fils atteint de l'appendicite, par l'application d'une image de ce grand serviteur de Dieu, après promesse faite de la publier dans le Messenger. Mde J. R.

Manville, R. I., 3 janvier 1913.

Je souffrais d'un mal de côté depuis près de six mois. J'étais au lit presque continuellement. Les médecins disaient que je serais obligée de subir une opération. Ma mère me donna une image du Père Eymard que je portai sur moi, je promis de m'abonner au Petit Messenger du St-Sacrement et de faire publier le fait s'il me guérissait. Il s'opéra un grand changement en moi immédiatement et depuis je n'ai plus senti mon mal. Mde H. L.

Montréal.

Guérison d'un mal de tête qui me faisait souffrir depuis vingt ans. Mille remerciements! Mde C.-W. R.

Stanford, 13 mai, 1913.

Ma petite fille Antoinette, âgée de neuf ans, souffrait depuis deux ans de plaies aux mains, que la médecine était impuissante à guérir. Un médecin avait déclaré qu'il faudrait peut-être l'amputation des deux mains. La petite lisait assidûment le Messenger. Quand elle vit les guérisons obtenues par l'entremise du Vénérable Père Eymard, elle détacha l'image du Messenger et s'en enveloppa les mains. Quelques jours après, toute trace du mal avait disparue, et même la difformité de ses doigts.

Actions de grâces et remerciements pour cette faveur signalée. Mde A. B.

Un grand nombre d'autres faveurs à peu près semblables ont été obtenues. Le manque d'espace ne nous permet pas de les publier toutes. Cependant les personnes qui avaient promis de les faire paraître dans le Messenger se trouvent acquittées de leur promesse dès qu'elles nous ont fait parvenir leur demande de publication.

## ✦ Une mère et la Première Communion de sa fille. ✦



'AVAIS perdu la foi... Cette foi dormait. Elle s'est réveillée au contact de la foi de ma fille. C'est cela qui m'amène au confessionnal.... Comment s'est accompli ce travail ? Je ne le sais pas moi-même. Ç'a été une suite d'évènements très ordinaires. Quand Jeanne a dû aller au catéchisme, je l'y ai accompagnée dans cette petite chapelle souterraine de Saint-Sulpice, où j'étais venue à son âge. Toutes mes émotions d'alors, je me suis mise à les revivre dans les siennes. Je l'ai vue aussi fervente que je l'avais été, son esprit s'ouvrir aux idées religieuses, comme le mien alors, l'amour de Dieu s'emparer d'elle comme de moi autrefois. Est-ce mon enfance qui m'est remontée au cœur ? Est-ce autre chose ? Je vous répète que je ne sais pas.... J'avais recommencé d'aller à la messe, à cause de Jeanne, pour la forme.... J'ai recommencé d'y prier. Cela m'a prise d'abord comme un regret. Je me suis abandonnée à ce sentiment du passé, qui nous fait aimer à revoir les endroits où nous habitions jeunes, à rencontrer des parents perdus de vue, d'anciens amis. Une heure est venue, où j'ai compris que ce passé, c'était le présent. J'ai senti Dieu. J'ai senti mon âme. Oui, il y a un Dieu, et qui nous écoute. Nous avons une âme, et qui émane de lui, qui vit de lui.... Ces deux évidences se sont imposées à moi, toujours plus claires, toujours plus puissantes, rien qu'en faisant répéter sa prière à ma fille, chaque matin et chaque soir. Je l'écoutais prononcer ces mots : *Notre Père*, et je lisais dans le fond de son être. J'y voyais la foi absolue dans la bonté de ce Père céleste. Je me disais alors, j'étais bien obligée de me dire : si ce cœur, tout pureté, tout tendresse, tout sincérité, était trompé dans cette confiance, rien n'aurait de sens ici-bas. Est-ce possible ?

La vie serait un horrible cauchemar, si des élans comme celui de cette enfant vers son Créateur n'étaient qu'un mensonge. La mère en moi s'est rendue à cette lumière...



Plus j'ai aimé mon enfant, plus j'ai cru

Oh ! ce travail ne s'est pas accompli sans combats. Les raisonnements qui m'avaient été donné contre la religion se sont levés. Aucun n'a tenu contre cette voix

de fille parlant au bon Dieu. Pourquoi essayer de discuter quand on sent, quand une réalité est là devant vous, vraie comme vous-même, comme l'air que vous respirez, comme les objets que vous touchez ? J'ai *cru* de nouveau. Je n'ai plus lutté contre un sentiment d'autant plus fort qu'il m'associait davantage à l'intimité de mon enfant, à toutes les émotions de sa piété grandissante. Plus j'ai partagé ces émotions, plus j'ai aimé mon enfant et plus j'ai *cru*. Vous n'imaginez pas quelle ardeur d'amour cette approche de sa première communion suscite en elle, comme sa sensibilité et son intelligence en sont exaltées, illuminées, à quels miracles de perfection quotidienne j'assiste dans ce jeune cœur. C'est Dieu que je regarde agir en elle et aussi en moi.

PAUL BOURGET

## Eglise des Pères du T. S. Sacrement

### A Buenos-Ayres.

(Voir notre gravure)

Nous sommes heureux de reproduire aujourd'hui la gravure du nouveau sanctuaire d'exposition que la pieuse générosité de Mde Anchorena vient de faire ériger dans la métropole de l'Amérique du sud. D'une richesse exceptionnelle de style et d'ornements, il est à lui seul un hymne à la royauté du Christ Eucharistique. Nous en donnerons une description détaillée plus tard. Nos lecteurs se rappellent sans doute de celle que nous avons donnée de la crypte au mois d'avril 1912, avec la reproduction du maître-autel et de la nef.

#### —•••••—\*—SOMMAIRE—\*—•••••—

Pensée Dominante : L'Apostolat de la Communion. — Quelques jeunes victimes de la Révolution. — Coup d'œil sur le Congrès eucharistique de Malte. — Son Altesse Royale Mgr le Duc d'Alençon. — Sujet d'Adoration : La multiplication des Pains. — Fleur eucharistique : Gemma Galgani, (1878-1903) — Pour qui la Communion Quotidienne ? — Un trait historique. — Actions de grâces au Vén. Père Eymard. — Une mère et la Première Communion de sa fille. — Eglise des Pères du T. S. Sacrement à Buenos-Ayres.

is-  
nt  
s-  
le  
u-  
te  
n-  
re  
le  
u-  
i-  
le  
r

a  
e  
s  
y  
r  
s